

Jean-Louis Delvolvé

# Le gerfaut

Orizons

2014

## Dans la même collection

- Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008  
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*, 2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānāsī*, 2008  
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Éric Colombo, *La métamorphose des Ailes*, 2011  
Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009  
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008  
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008  
Patrick Denys, *Épidaure*, 2012  
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011  
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011  
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008  
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011  
Raymond Espinose, *Lisières*, Carnets 2009-2012, 2013  
Pierre Fréha, *La Conquête de l'oued*, 2008  
Pierre Fréha, *Vieil Alger*, 2009  
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012  
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011  
Jean Gillibert, *Exils*, 2011  
Jean Gillibert, *Nunuche, suivi de Les Pompes néantes*, 2011  
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012  
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Günter Grass, Prix Nobel, *La Ballerine*, 2011  
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009  
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012  
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale. (4 volumes parus sur 6) *L'Éternité pliée*, tome I; *La Rivière entre les doigts*, tome II; *Graine de lumière*, tome III; *Dialectique de l'instant*, tome IV, 2011

Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013  
François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011  
Olivier Larizza, *La Cathédrale*, 2010  
Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011  
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012  
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012  
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009  
Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011  
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009  
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010  
Lucette Mouline, *Filages*, 2011  
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012  
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012  
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013  
Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années*, 2008  
Anne Mounic, *(X) de nom et prénom inconnu*, 2011  
Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011  
Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011  
Robert Poudérou, *L'ennemi de la mort*, 2011  
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012  
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012  
Gianfranco Stroppini, *Le serpent se mord la queue*, 2011  
Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011  
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009  
Béatrix Ulysse, *Le manuscrit de la Voie lactée*, 2011  
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009  
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012  
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013  
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013.

Nos autres collections: *Contes et Merveilles*, *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Universités*, *Comparaisons* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie*—*La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ou *Histoire* ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).

*Di poco era di me la carne nuda*  
Dante

*À Antoine et Xinha,  
en leur verger lumineux,  
avec toute mon affection.*



## I

Ce fut ma première nuit d'intense douleur. Elle me saisit comme j'éteignais ma lampe. Du haut de l'épaule au creux de l'estomac, je fus agrippé par une main de fer qui m'enserrait le côté gauche. Je me tournai et retournai cent fois, torturé d'angoisse, pour trouver, sinon la paix, du moins la position du moindre mal. À la fin, je réussis à m'endormir, mais d'un sommeil incertain. C'est alors que j'ai eu la visite du gerfaut.

Je dis bien la visite, et non la vision, comme Boris voudrait me le faire accroire, pensant me flatter en évoquant le chien barbet de Faust. Je n'ai pas commerce avec le diable et à cette heure, je n'ai nullement l'ambition frénétique de jouir. Je n'ai commerce qu'avec mon pauvre cœur dont les soubresauts me lassent et j'apprivoise la douleur comme une compagne nécessaire à mes derniers bonheurs. Le gerfaut m'est en cela un compagnon intime et nécessaire, aussi nécessaire que ma vie, et Boris, sans vouloir l'avouer, doit bien s'en apercevoir.

Je fus impressionné au tout premier coup d'œil. Haletant, l'animal paraissait épuisé. Un débris de boue séchée entravait ses ergots, son jabot était usé jusqu'à la chair, sous l'empennage, deux tiges brisées

s'égarèrent tristement et son plumage, rebroussé par le vent, avait perdu son lustre. L'œil, pourtant, me transperçait dans la nuit. Lui de si belle envergure quand il pouvait déployer ses ailes, se maintenait difficilement sur l'arbre où il s'était posé, n'en pouvant plus de les soutenir. Leurs battements irréguliers m'intriguaient et je finis par me lever. J'entrouvris ma persienne et le trouvai sur un rameau proche de l'appui de ma fenêtre. Alors, il me parla :

—J'arrive, me dit-il, du plus haut de l'Afghanistan. J'étais au service d'un ange exterminateur. Il m'avait acheté, ainsi que beaucoup d'autres, à un fauconnier norvégien qu'il payait en opium. Notre espèce du grand Nord offrait des qualités supérieures, dans les froids de la haute altitude, à celles de nos cousins afghans. Nous n'étions plus qu'une poignée lorsque je quittai le pays. Je fondais à son commandement sur des proies difficiles. C'étaient de grands oiseaux de fer et de mitraille. Ils s'approchaient subrepticement des caches de ses amis, resserrées à l'abri des pierrailles qu'ils amoncelaient derrière eux. Quand ces pierres explosaient sous les coups répétés des canons, elles laissaient voir des restes de feux, des débris de turbans, des cadavres d'humains et de chèvres. Des vautours nettoyaient ces charognes. Nous devions à plusieurs attaquer par le haut. Dans ces monts reculés, l'exterminateur n'avait d'autre moyen de porter la mort à ces machines. Ses canons manquaient de puissance, il ne possédait pas de ces vecteurs furtifs qui échappent à la vigilance des wescams embarqués. Tandis qu'au-dessus d'elles, nous pouvions nous approcher, mystérieux et insaisissables, aidés parfois d'un soleil favorable, échappant à l'œil de l'homme autant que libres d'échos métalliques. Notre tactique consistait à troubler, par notre vol au plus près, l'équilibre des pales, mais celles-ci nous happaient et nous déchiquetaient si nous n'avions pas l'instinct ou la chance de prendre appui sur un flux d'air qui nous repoussait vers l'arrière, et là, nous pouvions encore perturber les dérives. On devinait l'inquiétude des pilotes sous leurs drôles de scaphandres, leurs mains se crispaient sur leurs commandes secouées de tremblements saccadés, leurs écrans devenaient flous sous leurs yeux, ils s'affolaient. Plus d'une machine se sont fracassées sur le flanc de la montagne, d'autres s'enfuyaient mais bientôt se reprenaient, et il fallait tout recommencer. Notre maître retenait notre pitance si nous n'avions



pas détruit au moins un appareil par combat. Affamés, nous redoublions d'efforts. Eussions-nous eu envie de partager les charognes des vautours, ceux-ci nous auraient repoussés. Et nous réattaquions sans cesse, jusqu'à la mort pour ceux qui n'échappaient pas au piège fantastique des pales. Après quatre combats victorieux, je décidai de m'enfuir, et, traître à l'engagement de mon ancien maître de ne jamais désertier, j'ai dérivé comme j'ai pu jusqu'à ce havre où je me trouve chez vous.

Je le pris, en équilibre instable, sur mon bras et l'introduisis dans ma chambre. D'une forte branche de sycomore coupé au dernier automne, je pensai lui apprêter un perchoir. Il le dédaigna. Quelques grains de blé dur pour le restaurer : il n'en voulut pas. J'avais oublié qu'il était carnivore ! Il refusa un peu plus tard un mulot estourbi par mon jardinier, ne comptant que sur lui-même pour s'entretenir lorsque, me laissant en repos, il partait en chasse. Nous sommes devenus amis. Je n'entends rien de ce qu'il me chuchote à l'oreille, si ce n'est le souffle de l'air battu par ses ailes et le claquement sec et cadencé de sa forte mâchoire, mais j'interprète de mon mieux les clins d'œil de son regard alterné. Je n'ai pas besoin de lui parler. Nous nous comprenons dans l'échange naturellement né de son attachement à ma personne et de l'instinct qui me porte vers lui. Ainsi font avec le soleil les pierres qu'on dit inertes mais qu'il dilate, les animaux et les plantes dans la solidarité de leurs échanges, l'homme pensant et la muse, idéale ou charnelle, quelquefois.

J'ai du mal à comprendre notre accord, lui si lointain, si sauvagement disposé pour des combats mortels ; moi pacifique, pénétré par le doute, étourdi par le bon air après cinquante pas autour de mon jardin, reclus du monde et d'un âge avancé. Sans doute je l'attendais depuis longtemps comme un contraire de moi, ardent de vie périssable, d'envols fous vers les colères du monde, intrépide tout autant que je suis maintenant attaché à ma quête intérieure de mystères inaccessibles : mon contraire et mon double avéré. Parfois, il s'abat sur ma table et laboure mon papier de ses griffes. Je laisse aller ma plume sur la trace de ses sillons et ceci, qu'on veut bien lire, est le fruit de ses hasards. J'interprète ces signes comme l'annonce de changements en moi. Mais comment peut-il se faire que ce grand chasseur, si ferme en ses regards, maintenant restauré, rehaussé sur

ses ergots, éclatant de santé recouvrée et que ne retient nulle entrave, ne quitte pas son perchoir pour reprendre son vol tandis que, jour et nuit, ma fenêtre restée ouverte l'invite à me quitter ? Souvent, il se met en chasse, mais toujours il revient. Bien peu de choses, pourtant, ont changé dans le monde : les exterminateurs des monts du Caucase, des passes de l'Indou Kusch, ceux de la Bactriane, ont toujours faim de domination, les dictateurs froids du grand Nord, les démocrates hypocrites, graves dispensateurs de leçons, les conquérants tribaux des plateaux désertiques étendent jour après jour leur puissance infernale dont nul oiseau de fer et de mitraille, nulle meurtrière embuscade ne vient à bout. Décidément, il m'intrigue et me fascine, et je sens qu'il reste ici pour m'éprouver. Je vois bien que c'est lui seul, prenant appui sur mon épaule, qui la serre durement dans ses griffes, d'une forte douleur irradiée jusqu'au bout de mon bras.

Dans le sillon du premier signe, marqué par lui en travers de mon écritoire, j'ai distingué l'Aleph, le commencement de toute chose, l'alpha de mes ancêtres, l'alif des pays d'Orient. Quelque chose me dit pourtant qu'il n'a peut-être pas voulu cela. La lettre n'est pas si nette, une sorte de voile la traverse, comme un écran nuageux où s'accrocheraient des fruits verts. Je tente de la redessiner, tandis qu'une force invincible sous la griffe insistante oblige ma main à revenir au sillon qu'elle creuse. Je me retiens d'appuyer trop fort, craignant une blessure de la feuille encore blanche, transpercée, déchirée, cette trace perdue pour toujours. La plume levée, je réfléchis, vaincu par cette résistance. Il faudrait pouvoir appréhender la vérité des choses à l'abri de leurs symboles, les symboliser seulement après les avoir comprises. Le gerfaut, ou bien n'en a cure, ou bien il a perdu le fil au cours de son épuisant voyage, ou bien, il m'embrouille volontairement, percevant autour de moi l'image du scaphandre et restant là en silence pour me récupérer après que j'aurai perdu mes commandes. Le fil a ses tensions, la nuée porte ses fruits, le bel oiseau le sait peut-être : quelqu'un, quelque chose doit mûrir.

Il m'est revenu un souvenir. Le « promontoire », cette sorte de roche surplombant une grotte au-dessus du fleuve sinueux et blanc, était le but de mes promenades. J'y parvenais à travers des

champs entrecoupés de haies où pendaient le pain des oiseaux, la prunelle et les mûres qu'en se tachant les doigts, il fallait disputer aux punaises ; de maigres luzernes laissaient voir des béances dans le sol ; l'été s'avancait et, au-dessus des arbres émergés des buissons anarchiques au bord du ressaut, des oiseaux de proie se croisaient en planant, se donnant des relais ; je n'approuvais pas l'animosité que leur portaient les paysans vociférant des gros mots pour les apeurer quand, à l'heure lourde et silencieuse de la sieste, ils faisaient mine de s'approcher des fermes.

Entre le fleuve et l'aplomb du coteau, la vue sur la grand' route, en contrebas, m'attirait. On y voyait de lents charrois, des attelages légers, un petit monde de camionnettes chargées de sacs divers et de cageots de fruits ; de temps en temps, un échantillon de voitures particulières, signes incertains d'une ambition ou d'une aisance, doubtaient comme elles pouvaient un omnibus, des foudres de vin : tout un monde attaché à sa besogne. Vu de haut, ils faisaient penser à ces gendarmes, ces insectes carénés de rouge et de noir comme de lointains hoplites, qui se font escorte du tronc des ormes à l'écorce des érables. En somme, la vie paisible d'une campagne au travail, presque animale à force d'indolences.

Cet été-là, c'était bien autre chose. Plus rien ne paraissait vouloir bouger. La foule était dense ; on y voyait des marcheurs épuisés, toutes sortes de véhicules, qui attelés, qui motorisés ; à deux, à trois, à quatre roues ; des charrettes bondées de gens d'âges mêlés ; bardas invraisemblables et surtout, insolites et risibles, des matelas aux coutils délavés qu'on avait ficelés sur le toit des autos et qui étaient censés protéger leurs occupants contre les piqués des stukas. Je l'avais entendu dire et c'est ainsi que je découvris l'exode. Les stukas ne venaient pas par ici, ce n'était pas la peine si loin des lignes ou de ce qu'il en restait ; et ce n'était peut-être même plus du tout la peine si l'armistice annoncé par la radio était déjà conclu. Mais en bas, on n'en savait probablement rien encore et cet air de débâcle, de désarroi, de lassitude et de crasse affalée sur les talus s'éternisait dans l'embouteillage que j'avais sous les yeux. Mais qui s'en souciait dans la nature environnante ? Le chaos pouvait bien durer, immuable, sur la route nationale, inséré en quelque sorte dans l'ordre des choses, je n'y voyais pas plus mon affaire à distance que les busards n'y

voyaient la leur, et les bourdonnements dans les luzernes n'étaient rien de plus que ceux d'insectes se jouant d'une fleur à l'autre. Je rentrais, indifférent. Du moins, je croyais l'être.

Je réalise aujourd'hui que c'était là mon commencement, l'alpha de ma conscience duquel je suis parti pour conquérir, avec ses orages, l'oméga de ma liberté. Tant d'images s'y sont superposées, croisées d'oiseaux de proie sur les aplats de l'ordre, entraves déchirées, liens de sang et d'amour détruits et recomposés, la vie suspendue et renaissante, ivresses de cendres jetées au vent. Le gerfaut qui me guette, je l'attendais. Il amplifie ma mémoire, donne à des riens des airs d'importance, confère un semblant d'intérêt à cette poussière d'événements insignifiants, leur donne peut-être un sens qu'à part moi, j'étais incapable de déceler. Comme mes paysans, il m'arrivait même d'avoir du dédain pour les buses, sauvagerie de buissons qu'il valait peut-être mieux abattre. Mes regards au-dessus de la plaine n'en retenaient au loin que les lignes rigoureuses des pièces de terre assolées entre les alignements infinis des peupliers, semblables à un ordre de bataille, comme ces armées rangées dans les tableaux de l'âge classique, plans inertes de mêlées annoncées mais que jamais aucun commandement de feu ne viendrait émouvoir. L'exode, dans ce repli de route et cet horizon large, ne m'était parmi d'autres qu'une curiosité et, des éclats du monde je n'entrevois que des restes d'épaves, pas plus insolites, après tout, que ceux qu'on découvre au hasard des chemins. Je n'éprouvai nulle émotion. Assurément, je ne m'étais pas élevé assez haut, ni pour mordre aux vraies saveurs du monde, ni pour appréhender la souffrance et le mal, trouver la bonne distance qui donne la vraie et juste mesure des choses. Du ciel, ne m'étaient pas encore venus les signes vertigineux d'une hardiesse d'esprit, conquérante de la sagesse du monde. M'y voici peut-être, mais il me faut encore dessiller mon regard, écartier les limites toujours trop étroites de l'horizon. S'agirait-il d'y guetter la naissance du jour et le déclin du soleil? J'attendrais en vain le retour de Quetzatquatl, ce dieu de désastre. Entre les décombres des effondrements de l'homme et l'ordonnance du jardin composé sous mes yeux par l'opiniâtre génie des maîtres des champs, existe-t-il une ligne continue ou discontinue? Le gerfaut qui, certainement, a survolé Grozny et

qui doit bien avoir son idée sur Manhattan, m'en dira peut-être quelque chose.

Je m'appelle Adam, Dionys Adam. On peut me visiter sur un site Internet créé par une association dite de mes amis que j'ai autorisés à l'ouvrir sous condition de ne point galvauder mon œuvre et ses mystères. Je suis peintre. Mes tableaux se sont plutôt bien vendus. Des marchands s'en sont fait une fortune; on me parle de prix extravagants, à Tokyo, à New York. À Paris, le marché est plutôt atone; c'est que je suis français et je n'ai pas jugé bon de m'affubler d'un pseudonyme vaguement exotique pour attirer l'attention. Autant aujourd'hui qu'hier ou jadis, mes compatriotes sont lents à reconnaître ce qui tient à l'invention des artistes nationaux. Je dis invention, et non pas création. L'artiste ne crée rien, il compose, décompose, recompose; il agence; il peut bien innover; oui, il invente, c'est à dire qu'il trouve ou retrouve ce qui existe en puissance à portée de son savoir et de son imagination, mais je ne crois pas qu'il crée quoi que ce soit, même quand il refait le monde; du moins, je ne l'ai jamais pensé en ce qui me concerne. Je suis riche et je vis dans l'aisance. D'après ce que je peux lire dans les journaux, on semble avoir de la considération à mon égard, ce qui, proprement, me sidère, j'en ai tellement peu moi-même. Je suis sans disciples et je n'ai pas même de suiveurs, comme on dit platement dans les catalogues des ventes publiques. Il est vrai que je n'ai pratiquement pas eu d'élèves, travailleur solitaire et peu communicatif comme je suis depuis toujours. Élève ne rime pas avec rêve. Je suis capable d'admirer mes confrères, n'étant point jaloux de leur renommée, sans trop compter sur leur réciprocité; en ceci, du moins, je suis réaliste. On a écrit de ma peinture qu'elle est sombre et allègre, tout à la fois violente et résignée: je ne sais pas; cela ne me surprendrait pas si j'en juge d'après mes contradictions. Peut-être le gerfaut en sait-il davantage; il faudrait que je l'interroge; je ne craindrais pas sa réponse; mais puis-je déjà m'élever à sa hauteur? J'attendrai qu'il me fasse signe.

C'est au temps de l'exode que j'ai eu pour la première fois, avec la mort, un rendez-vous inopiné. Ils le sont presque toujours, même

si, comme aujourd'hui, je l'attends. Ce jour-là, elle m'a épargné, mais d'une façon qui a marqué toute ma vie, d'une marque indélébile. Depuis lors, je ne supporte pas l'image instantanée de la mort volontaire ou subie, encore moins celle de la mort donnée, ordonnée, exécutée froidement, cette fraction de seconde abominable où s'effondre un corps qui sursaute ou frémit pour la dernière fois parce qu'un juge, ou un criminel, ou bien le mort lui-même, l'a décidé. Et puis, le sang se fige ou se répand, âcre douceur gaspillée à jamais. Je n'ai pas l'expérience de la mort au combat. Il paraît qu'à la longue, on s'y fait. Je n'en crois rien. On peut s'habituer à la vision des morts, pas à celle de la mort même. Pour moi, leur image me laisse en repos, ayant, depuis ce rendez-vous, acquis assez de distance pour que la vue après coup des cadavres, fussent-ils ceux de mes proches, ne m'inspire ni pitié, ni dégoût, ni prière, au scandale de quelques personnes, ni même encore cette feinte admiration qu'on exprime pour leur soi-disant beauté, lieu commun des visites de condoléances ; ce que je ressens est tout intérieur, un abîme de perplexité ; dans un cimetière, je me découvre ; les tombes familiales, je me préoccupe de les maintenir propres.

J'allais sur mes sept ou huit ans. Je me rendais avec Éva (son nom m'était-il prédestiné ?), une petite fille brune venue d'ailleurs et laissée seule chez sa grand-mère, au cours particulier que mes parents me faisaient donner par une institutrice, en face de la gare de ce gros bourg où ma famille s'était installée pour un hiver ou deux. Sur la grand' place, un concours de gens s'agglutinait pour assister à une prise d'armes qui devait célébrer « le Maréchal ». Il y avait au centre une estrade, entourée de débris de notre armée vaincue, que j'avais vu passer ce matin-là devant la grille de notre maison, plutôt dépenaillés, entre un capitaine ventripotent sur un cheval de trait et, en queue de défilé, une popote enfumée où rigolaient des soudards. La troupe portait bonnets de police et bandes molletières, oripeaux ridicules. Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'entonnait un porte-voix : pourquoi et comment se faisait-il qu'une « femme sacrée » montât « du sol natal » ? Qu'est-ce qu'elle montait ? Où montait-elle ? « Flamme sacrée, imbécile ! » me corrigea ma mère avec un air de commisération. J'ai conservé ce souvenir grotesque de mon étourderie comme un contrepoint de dérision à ce qui allait nous arriver après que nous eûmes traversé cette place ensoleillée.

C'était, au bout d'un trottoir, une maison de quatre étages, tout à fait banale. Une marquise de verre, accrochée au balcon du premier, abritait la terrasse d'un café. Le Café Jaune de Van Gogh m'en a fait ressouvenir plus d'une fois, exaltation de la banalité. Dans un fracas de vitres, un tas informe de jupes grises et de sous-vêtements, peut-être roses, peut-être noirs, s'est aplati à nos pieds, en s'écartelant. Je ne me rappelle pas s'il y eut un cri, mais le bruit sourd de la masse éclatée sur le sol m'est resté gravé à jamais dans l'oreille. Il s'en fallut de très peu que nous fussions écrasés, Éva et moi. La suicidée agonisait. On s'empressait autour d'elle. Surtout, on s'empressa de nous éloigner. Éva s'était réfugiée toute tremblante entre mes bras et je tremblais avec elle. Nous étions blêmes, hébétés, et je me sentais comme attiré dans un « vertige de plomb », j'en ai conservé jusqu'aujourd'hui l'expression quoique je ne sache pas trop ce qu'elle veut dire. On nous fit boire de l'alcool et je crois bien que ce fut, chez la grand-mère d'Éva, mon premier cognac, censé m'aider à reprendre haleine avant d'être reconduit chez moi. Ma soudaine ivresse ce-jour-là me fit du bien tandis que je me raidissais pour ne pas tituber. Je ne réalisais pas tout à fait que ce mélange incongru de drame atroce et de trivialité, mon ivresse y comprise, était à l'image du monde qui m'attendait. Le lendemain, nous reprîmes le chemin de l'institutrice, sans nous en détourner. Simplement, pendant quelques jours, nous changeâmes de trottoir.

Des ivresses de bien d'autres sortes m'ont transporté. Je ne saurais en faire l'inventaire, elles trahissent des goûts divers, certains durables, d'autres, tels des élans mystiques, passagers, quelques-unes qu'il m'est impossible d'évoquer sans trahir le fond complexe de mon être. Cela en vaut-il la peine ? Je crois qu'il existe une infinité d'individus plus sensibles que moi, ni plus ni moins émus par tant de sujets divers. « Dis-moi tes aspirations, je te dirai qui tu es ». Pas si sûr ! On ne montre jamais la totalité de ses goûts, non plus d'ailleurs que de ses dégoûts et, quant à moi, je ne suis pas toujours assuré du bonheur de mes choix.

Par exemple, j'ai adoré les musiques militaires, à tort et à travers. Qui sait pourquoi ? Ce n'est pas ma faute si les premières qu'il me fut donné d'entendre aient été, hélas ! ces fanfares allemandes que scandaient leurs impeccables défilés dans le Paris quasi désert

de l'Occupation, symbole d'un ordre insolent, presque surnaturel, dans le vide glacial qui paraissait l'environner. Imprimées malgré moi dans les rythmes de mon enfance, je les recherchais et les admirais instinctivement, parce qu'elles étaient musique ordonnée de vainqueurs et qu'il était beau de vaincre. Mon admiration s'affadit, assurément, lorsque, juché sur les hautes fenêtres de l'hôtel Majestic, tandis que des balles perdues sifflaient encore aux oreilles des passants de l'avenue Kléber, j'aperçus plus tard les mêmes martiaux combattants délestés de leurs armes et de leurs baudriers, piteux, les frocs pendants sur leurs talons, entassés dans le grand hall d'où les nouveaux vainqueurs s'apprêtaient à les expédier vers des camps de prisonniers. *Sic transit gloria, sic reverentia!* J'ai adoré plus encore la musique de nos colonnes, non moins martiales mais, somme toute, pas plus rassurantes quand on sait de quelles horreurs est capable toute belle armée, mais je ne vais jamais aux Champs-Élysées, le 14 juillet, sans espérer retenir, après que les chars lourds passant au ras des trottoirs ont vibré jusque dans mon corps, les sonneries de gloire de la garde à cheval sortie de ses quartiers. Il n'est pas jusqu'à la sonnerie aux morts qui ne soit capable de me faire frissonner, puissance de la mélodie qui imprime, loin des combats, l'idée alors combien abstraite du morne trépas.

Mais je m'é gare dans l'esthétisme de mes humeurs impressionnables et vagabondes. Je n'évoque pas ces riens de mon enfance dans l'idée qu'ils sont comptables de mon accomplissement ou de celui de mon œuvre. Ils ont été quelque chose, voilà tout, de ma vie. Je ne prétends pas non plus que mon œuvre soit porteuse de messages conçus pour expliquer au monde d'après ce que je sens de celui-ci, ce qu'il est ou n'est pas, ou ce qu'il devrait être, et je m'étonne le plus souvent de l'imagination des critiques expliquant mon travail par des intentions didactiques, un désir d'être pris pour maître à penser, ou bien par des traverses de mon existence, des frustrations ou des exaltations qui, je le sais assez, ont été fort loin de moi à l'heure ou dans la période où je composais. J'éprouve seulement des envies de peindre, autrement dit, de saisir de la matière et de la disposer, tout simplement pour le plaisir de mes sens, et celui de raconter ou de traduire en images une rêverie, parfois de projeter un mythe, né d'un visage, d'une attitude vus, d'une musique entendue ou bien de



la rencontre, fortuite ou méditée, d'un thème et de ses variations. Il se peut bien qu'implicitement, je m'y raconte, mais gare aux interprétations hasardeuses ou imprudentes des faiseurs de réputations ! Que ma toile soit frémissante ou sombre, selon le temps ou l'heure, je n'ai cure ; je la conserve ou je la détruis selon qu'elle plaît ou non à mon regard ; il m'arrive aussi de la détruire après des années, sans m'arrêter aux récriminations de quelque critique osant me reprocher l'assassinat d'une œuvre qu'il trouve importante. Mais n'est-ce pas lui qui fait l'important ? Qu'en sait-il seulement lui-même ? De quel droit me condamne-t-il ? Il y a ce que je sens, ce que ma vue sait voir et ma main fabriquer. Il n'y a rien d'autre que ma satisfaction. Une armée au combat, sujet ou prétexte comme un autre, peut être belle ou laide, donner prise à un récit, à une hallucination, une allégorie ou à la non figuration d'une abstraction martiale, il n'importe qu'elle soit telle ou telle, française ou allemande, ou guelfe ou gibeline, de notre époque ou de haute Renaissance ; j'ai bien le droit de trouver beau ce qui a l'air vainqueur et fier, de détester ce qui va à vau l'eau, de ne point forcément m'épouvanter de cadavres qu'au besoin, je pourrais disséquer ; mais je revendique autant le droit d'éprouver le contraire et d'en tirer ou non, au fil de mon inspiration, tel panneau ou telle toile où s'agenceront mes couleurs. Ordre et désordre sont tellement opposés et tellement complémentaires, yin et yang de la vie où le mal surgit du bien comme le bien surgit du pire, que je puis indifféremment me vautrer dans l'un et me complaire dans l'autre sans me sentir dépaysé. Mon esthétique, si j'en ai une, projette ses miroirs sur l'alternance de la fleur et du fumier. Agrippé à mon épaule, le gerfaut me transperce d'un coup d'ergot. Je sens comme un courroux dans son agitation. Quelque chose a dû lui déplaire dans le bric-à-brac de mes évocations. Oui, je délire, j'en conviens, je l'avoue, mais cela ne me déplait pas.